

le général, qui étaient le moins encombrés de bagage; et plus d'un soldat, entraîné par le poids de cet or fatal dont il s'était chargé, fut englouti avec lui dans les flots salés du lac (13). Cortés, avec ses braves compagnons, Olid, Morla, Sandoval et quelques autres, continua de diriger la tête de la colonne, ayant hâte de conduire les débris de son armée hors de cette fatale chaussée. Déjà le tumulte du combat s'éteignait dans l'éloignement, lorsque la nouvelle arriva jusqu'à eux que l'arrière-garde allait être écrasée, si on ne lui portait un prompt secours. C'était un acte de témérité; mais, à ce cri de secours, les cavaliers espagnols ne calculèrent point le danger. Faisant aussitôt volte-face et se frayant un passage à travers la foule, ils se dirigèrent au galop vers le théâtre de l'action, repassèrent la dernière coupure à la nage, et s'élançant sur l'autre bord, se jetèrent au milieu de la mêlée (14).

Les premières lueurs du matin commençaient à se répandre sur les eaux : elles éclairèrent la hideuse confusion de la scène qu'avaient jusqu'alors enveloppée les ombres de la nuit. On put apercevoir les sombres masses de combattants qui s'étendaient sur la longueur de la digue, engagées dans une lutte tellement acharnée que la chaussée elle-même semblait ébranlée par quelque tremblement de terre : les eaux du lac, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, étaient couvertes de canots chargés de guerriers, dont les lances et les javalots, armées de lames de « verre volcanique, » étincelaient à la lumière du matin.

Les cavaliers trouvèrent Alvarado démonté, et se défen-

(13) « É los que habian ido con Narvaez arrojaron se en la sala, é cargaron se de aquel oro é plata quanto pudieron; pero los menos lo gozaron, porque la carga no los dexaba pelear, é los Indios los tomaban vivos cargados; é á otros llevaban arrastrando, é á otros mataban alli; é así no se salvaron sino los desocupados é que iban en la delantera. » Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 47.

(14) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 40, cap. 44. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 43. Bernal Diaz, *Historia de la conquista*, cap. 128.

dant à pied, avec une poignée d'hommes, contre d'innombrables ennemis. Son bon coursier, le compagnon de ses rudes travaux, avait été abattu sous lui (15). Blessé lui-même en plusieurs endroits, il faisait de vains efforts pour rallier les débris de sa colonne, acculée au bord de la coupure par l'ennemi furieux, alors maître de tout le reste de la chaussée et continuellement renforcé par de nouveaux combattants qui arrivaient en foule de la ville. L'artillerie, pendant la première partie du combat, n'avait pas été inactive, et la mitraille, balayant la digue, avait moissonné les assaillants par centaines. Mais rien ne pouvait résister à leur impétuosité. Les premiers rangs, poussés en avant par ceux qui les suivaient, arrivèrent enfin jusque sur les pièces, et la foule, se précipitant alors comme un torrent, culbuta pêle-mêle les artilleurs et les canons. Une charge vigoureuse des cavaliers espagnols, qui venaient d'arriver, arrêta les progrès de l'ennemi et dégageda pendant un instant l'arrière-garde. Mais les cavaliers furent bientôt entraînés eux-mêmes par un nouvel effort de cette foule compacte, semblable à la mer qui envahit le rivage. Cortés et ses compagnons durent encore une fois se jeter dans le lac; mais tous n'eurent pas le bonheur d'échapper. Alvarado s'arrêta un instant au bord de la coupure, hésitant sur ce qu'il ferait. Se plonger dans l'eau, démonté comme il l'était, était un parti désespéré. Il avait à peine le temps de la réflexion. C'était un homme d'une vigueur peu commune, et le désespoir lui prêtait en ce moment une énergie surnaturelle. Appuyant fortement le bout de sa longue lance sur les débris qui couvraient en cet endroit le fond du lac, il s'élança de toute sa force, et franchit d'un bond le large fossé! Aztèques et Tlascalans, contemplant avec un stupide étonnement cet incroyable trait d'audace et d'agilité, s'écrièrent : « C'est vraiment le *tonatiuh*

(15) « Luego encontraron con Pedro de Alvarado bien herido con una lanza en la mano á pie, que la yegua alaçana yá se la auion muerto. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

— l'enfant du Soleil! (16) » La largeur exacte de la coupure n'est pas indiquée. Mais elle était telle, que le brave capitaine Diaz, qui se rappelait bien les localités, dit qu'un pareil saut était au-dessus des forces humaines (17). Cependant, d'autres contemporains ne révoquent point ce fait en doute (18). Il est certain qu'il a été l'objet d'une tradition populaire, encore aujourd'hui familière à tous les habitants de la capitale mexicaine; et le nom de *Salto de Alvarado* « Saut d'Alvarado, » donné à cet endroit, a consacré le souvenir d'un exploit qui peut rivaliser avec ceux des demi-dieux de la fable (19).

(16) « Y los amigos vista tan gran hazaña quedaron maravillados, y al instante que esto vieron se arrojaron por el suelo postrados por tierra en señal de hecho tan heroico, espantable y raro, que ellos no habian visto hacer a ningun hombre, y asi adoraron al sol, comiendo puñados de tierra, arrancando yerbas del campo, diciendo a grandes voces, verdaderamente que esto hombre es hijo del sol. » (Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms.) Cet écrivain avait consulté les pièces de la procédure instituée par les héritiers d'Alvarado, dans laquelle ils établissaient les titres et hauts faits de leur ancêtre, tels qu'ils étaient attestés par les plus vaillants chefs tascalans présents à la conquête. Il est possible que ce fameux saut ait été au nombre de ces « hauts faits » dont parle l'historien. Telle est l'opinion de M. de Humboldt, qui cite Camargo. (*Essai politique*, t. 2, p. 73.) Cette circonstance tendrait beaucoup à établir le fait. Mais le langage de Camargo ne me paraît pas justifier nécessairement une telle induction.

(17) « Se llama avra la puente del salto de Alvarado: y platicavamos muchos soldados sobre ello, y nos hallavamos razon, ni soltura de un hombre que tal saltasse. » *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(18) Gomara, *Crónica*, cap. 109. Camargo, *ibid.*, *ubi suprâ*. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. — Ce dernier auteur, cependant, avoue franchement que beaucoup de personnes, qui avaient vu les lieux, lui avaient dit que la chose leur paraissait impossible. « Fué tan estremado de grande el salto, que á muchos hombres que han visto aquello, he oido decir que parece cosa imposible haberlo podido saltar ninguno hombre humano. En fin él lo saltó é ganó por ello la vida, é peridiéron la muchos que atras quedaban. »

(19) On montre l'endroit à tous les voyageurs. C'est aujourd'hui un fossé de médiocre largeur, traversé par un petit pont, non loin de l'extrémité occidentale de l'Alameda. Cet endroit ayant reçu son nom du temps d'Alvarado, il n'est guère possible que celui-ci ait désavoué le fait. Mais comme on n'in-

Cortés et ses compagnons regagnèrent la tête de la colonne, qui atteignait en désordre l'extrémité de la fatale chaussée. Quelques ennemis seulement poursuivirent l'arrière-garde ou la harcelèrent par des volées de flèches tirées de leurs canots. L'attention des Aztèques avait été arrêtée par les riches dépouilles qui jonchaient le champ de bataille; circonstance heureuse pour les Espagnols, qui, dans l'état déplorable où ils se trouvaient, auraient été, selon toute probabilité, tués jusqu'au dernier, si l'ennemi avait mis autant d'ardeur dans la poursuite que dans le combat. Les troupes purent donc, sans être trop vivement inquiétées, traverser le village ou faubourg adjacent de Popofla (20).

Là, le général mit pied à terre, et s'asseyant sur les marches d'un temple indien, regarda tristement défilér devant lui les débris de son armée. Quel spectacle elle présentait! Les cavaliers, pour la plupart démontés, étaient confondus avec les fantassins, qui avaient peine à se traîner: leur armure disloquée, leurs vêtements déchirés et ruisselants d'eau, laissaient voir, à travers de nombreuses solutions de continuité, plus d'une large et hideuse blessure; leurs armes brillantes étaient souillées, leurs superbes panaches brisés, les étendards, le bagage, l'artillerie, en un mot tout ce qui constitue l'orgueil d'une armée et les glorieux trophées de la guerre, étaient perdus pour toujours. Cortés, en promenant ses regards inquiets dans ces rangs éclaircis et en désordre, y chercha vainement bien des figures qui lui étaient familières, et plus d'un compagnon qui avait partagé à ses côtés

dique nulle part la mesure de l'espace franchi, le lecteur ne peut se faire une opinion personnelle sur la vraisemblance plus ou moins grande de l'aventure.

(20) « Fué dios servido de que los mejicanos se ocupasen en recojer los despojos de las muertos, y las riquezas de oro y piedras que llevaba el bagage, y de sacar los muertos de aquel acequia, y ó los caballos y otras bestias. Y por esto no siguiéron el alcanze, y los Españoles pudieron ir poco á poco por su camino sin tener mucha molestia de enemigos. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 25.

tous les périls de la conquête. Habitué qu'il était à maîtriser ses émotions, ou du moins à les cacher, un tel spectacle fut au-dessus de ses forces. Il se couvrit le visage de ses mains, et ses larmes, qu'on voyait couler, ne révélèrent que trop éloquemment la vive et poignante douleur à laquelle il était en proie (21).

Il éprouva cependant quelque consolation en revoyant plusieurs des cavaliers qui lui étaient le plus dévoués : Alvarado, Sandoval, Olid, Ordaz, Avila, avaient échappé aux désastres de ce funeste combat. Il eut aussi l'inexprimable satisfaction d'apprendre que son interprète indienne, Marina, qui lui était si chère et dont la présence était si utile à l'armée, se trouvait en sûreté. Elle avait été confiée, avec la fille d'un chef tlascalan, à plusieurs guerriers de cette nation. Elle était heureusement placée à l'avant-garde, et sa fidèle escorte l'avait préservée de tous les périls de cette nuit terrible. L'autre interprète, Aguilar, était également sauvé; et Cortés ne revit pas avec moins de plaisir Martin Lopez, l'ingénieur de marine (22). La sollicitude que le général avait témoignée sur le sort de cet homme, si indispensable, ainsi que l'événement le prouva, au succès de ses opérations ultérieures, indiquait qu'au milieu de son affliction, son esprit indomptable était déjà préoccupé du soin de sa vengeance.

Cependant la colonne, poursuivant sa marche, avait atteint la ville voisine de Tlacopan (Tacuba), jadis capitale d'une principauté indépendante. Elle fit halte dans la grande rue, comme si elle eût été incertaine sur la direction qu'elle devait suivre; — semblable à une troupe de daims effrayés qui fuyant devant les chasseurs, et entendant encore résonner à leurs oreilles les aboiements des chiens et les fanfares des cors, cherchent d'un œil égaré quelque taillis ou quelque valon solitaire qui puisse les dérober à la poursuite de leurs

(21) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 89. Gomara, *Crónica*, cap. 109.

(22) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 12.

ennemis. Cortés, qui était remonté à la hâte sur son coursier épuisé de fatigue, fut frappé du danger qu'il y aurait à rester dans une ville populeuse, dont les habitants pourraient, du haut de leurs *azoteas*, faire beaucoup de mal à ses troupes, en courant eux-mêmes fort peu de risques. Se portant donc à l'avant-garde, il s'empressa de conduire l'armée en rase campagne. Là, il s'efforça de reformer ses bataillons désorganisés et de rétablir une sorte d'ordre (23).

A peu de distance s'élevait, sur la gauche, et dans la direction d'une chaîne de montagnes qui enferme la vallée du côté de l'ouest, une hauteur qu'on appelait la colline d'Otoncalpolco, et quelquefois la colline de Montézuma (24). Cette éminence était couronnée par un *teocalli* indien, entouré d'une clôture en pierres qui enfermait un espace considérable de terrain, et par sa forte position, qui commandait la plaine voisine, elle offrait un asile convenable aux troupes épuisées. Mais les soldats, démoralisés par les revers qu'ils venaient d'éprouver, semblaient pour le moment incapables du moindre effort, et la position était occupée par un gros d'Indiens armés. Cortés reconnut la nécessité de les déloger, s'il voulait sauver d'une destruction complète les restes de son armée. L'événement fit voir qu'il possédait encore sur l'esprit de ses troupes une influence supérieure à celle des circonstances. Les encourageant par ses paroles, et secondé par ses braves compagnons, il parvint à inspirer aux plus indifférents quelque chose de sa propre intrépidité, et les conduisit à l'assaut.

(23) « Tacuba, dit un intéressant voyageur, Latrobe, située presque au pied des montagnes, est aujourd'hui remarquable surtout par la grande et belle église qu'y bâtit Cortés. Tout près, on reconnaît encore les lignes d'un camp espagnol. On pourrait supposer, quoique je n'ose point hasarder cette opinion, que ce fut la position dans laquelle Cortés se retrancha, après la retraite dont on vient de parler et avant de commencer sa marche pénible sur Otumba. » (*Rambles in Mexico*, letter 5.) Il est évident que Cortés ne put élever de retranchements en cet endroit, du moins à l'époque de sa retraite de la capitale.

(24) Lorenzana, *Viage*, p. 13.

Mais l'ennemi n'opposa qu'une faible résistance. Après quelques décharges de projectiles qui firent peu de mal aux assaillants, le terrain leur fut abandonné.

Dans un vaste bâtiment, où les Espagnols, bien réduits en nombre, purent se loger à l'aise, ils trouvèrent aussi quelques vivres; ils en reçurent encore, dit-on, dans le cours de la journée, de plusieurs villages amis des environs. Il y avait dans les cours des amas de combustibles, destinés à l'usage du temple. Les Espagnols allumèrent des feux pour sécher leurs vêtements trempés, et s'occupèrent à panser mutuellement leurs blessures, rendues doublement douloureuses par le contact de l'air et la violence de leurs longs efforts. Après ce premier soulagement, les soldats s'étendirent sur le pavé du temple et dans les cours, et cherchèrent dans le sommeil cet oubli passager de leurs maux, que la nature refuse rarement, même aux souffrances les plus vives (25).

Il y avait cependant un homme parmi eux dont les yeux ne durent pas se fermer aussi facilement que ceux de ses compagnons. Quelles pensées, en effet, devaient se presser dans l'âme de leur chef, lorsqu'il voyait entassés dans ce misérable bivouac les tristes débris de son armée! C'était pourtant là tout ce qui restait de cette troupe brillante à la tête de laquelle il était entré, quelques mois auparavant, dans la capitale du Mexique. Qu'étaient devenus ses rêves de la conquête? Et qu'était-il maintenant lui-même, qu'un aventurier malheureux, qui serait montré au doigt avec mépris, et traité comme un insensé? De quelque côté qu'il tournât ses regards, l'horizon était presque également sombre. Il lui fallait encore faire des marches pénibles par des chemins périlleux et inconnus, à la merci de guides dont rien ne lui garantissait la fidélité. Et quel accueil l'attendait à Tlascala, où il allait? à Tlascala, pays de ses anciens ennemis, où il avait, autrefois

(25) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 24. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 89.

comme vainqueur, maintenant comme allié, porté le deuil au sein de toutes les familles?

Ces réflexions, qui auraient pu abattre une âme vulgaire, ne produisirent aucune impression fâcheuse sur celle de Cortés; ou plutôt, semblables à l'orage qui purifie l'atmosphère, elles ne servirent qu'à redoubler son énergie et à donner plus de ressort à son imagination. Il contempla d'un œil ferme ses désastres passés; mais, confiant dans ses propres ressources, il vit, au milieu des ténèbres de l'avenir, un rayon de lumière que d'autres ne pouvaient apercevoir. Dans ce débris d'armée, dont les soldats épars ressemblaient à une horde de bandits affamés, son génie retrouvait des éléments suffisants pour reconstruire l'édifice de sa fortune. Il n'est pas douteux qu'au sein même de sa défaite, et dans ce moment de consternation générale, cet homme héroïque ne méditât déjà le plan des opérations qu'il suivit plus tard avec une indomptable constance.

Les pertes éprouvées par les Espagnols dans cette nuit fatale ont été, comme tous les autres événements de l'histoire de la conquête, présentées d'une manière très-diverse. Si nous en croyons la propre lettre de Cortés, elles n'excédèrent pas cent cinquante Espagnols et deux mille Indiens. Mais les bulletins du général, qui exposent avec soin les difficultés à surmonter et l'importance des résultats obtenus, n'indiquent pas toujours avec la même exactitude l'étendue de ses moyens ni celle de ses pertes. Thoan Caño, l'un des cavaliers présents, évalue les morts à onze cent soixante-dix Espagnols et huit mille alliés: chiffres supérieurs à ceux que nous avons donnés pour la totalité de l'armée. Peut-être nous rapprocherons-nous davantage de la vérité en adoptant le calcul de Gomara, chapelain de Cortés, qui avait sans doute un libre accès non-seulement aux papiers du général, mais à d'autres sources authentiques d'information. Suivant lui, le nombre de chrétiens tués ou manquants aurait été de quatre cent cinquante, et celui des naturels de quatre mille. Cette perte, jointe à celle des combats de la semaine précédente, ré-

duisit probablement les premiers à un peu plus du tiers, et les derniers au quart, ou peut-être au cinquième, des forces qu'ils avaient en entrant à Mexico (26). Les plus maltraités

(26) Le tableau suivant pourra donner au lecteur quelque idée du désaccord qui règne dans les évaluations numériques, même entre les témoins oculaires et les écrivains qui, ayant été en rapport avec les acteurs, ont presque la même autorité.

	Tués et manquants.	
	Espagnols.	Indiens.
Cortés, ap. Lorenzana, p. 145.....	150	— 2,000
Caño, ap. Oviedo, lib. 33, cap. 54.....	1,170	— 8,000
<i>Probanza</i> , etc.....	200	— 2,000
Oviedo, <i>Hist. de las Indias</i> , Ms., l. 33, c. 13.	150	— 2,000
Camargo.....	450	— 4,000
Gomara, cap. 409.....	450	— 4,000
Ixtlixochitl, <i>Hist. chic.</i> , cap. 88.....	450	— 4,000
Sahagun, lib. 12, cap. 24.....	300	— 2,000
Herrera, dec. 2, lib. 10, cap. 12.....	150	— 4,000

Bernal Diaz ne se donne pas la peine de se mettre d'accord avec lui-même. Après avoir dit que l'arrière-garde, qui souffrit le plus, se composait de cent vingt hommes, il ajoute, dans le même paragraphe, que cent cinquante (de ces cent vingt hommes) furent tués, et quelques lignes plus loin il porte ce chiffre de cent cinquante à deux cents !... *Hist. de la conquista*, cap. 128.

L'évaluation de Caño comprend, il est vrai, ceux qui périrent subséquemment, pendant la marche ; mais le nombre en est comparativement peu considérable. D'après cette même autorité, deux cent soixante-dix hommes de la garnison, qui ignoraient le projet de départ de leurs compatriotes, auraient été traitreusement laissés dans le palais d'Axayacatl, où, après avoir capitulé, ils auraient tous été sacrifiés par les Aztèques. Ainsi l'armée, avec tous ses équipages, aurait pu quitter la citadelle à l'insu d'un si grand nombre d'individus, et cela dans un moment où la coopération de tous les hommes disponibles était si importante. L'in vraisemblance d'un conte aussi monstrueux est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de le réfuter. Herrera rapporte, et ceci est beaucoup plus probable, que Cortés chargea particulièrement le capitaine Ojeda de s'assurer qu'aucun homme endormi ou blessé ne fut laissé en arrière, dans la précipitation du départ. *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 11.

furent les hommes de l'arrière-garde, dont il n'échappa qu'un petit nombre. Elle se composait principalement des soldats de Narvaez, qui furent, en quelque sorte, victimes de leur cupidité (27). La cavalerie perdit dans cette affaire quarante-six hommes ; ce qui, avec les pertes antérieures, réduisit l'effectif de cette arme à vingt-trois hommes, dont quelques-uns en fort piteux état. La plus grande partie du trésor, les bagages, les papiers du général, y compris un journal détaillé de tout ce qui avait eu lieu depuis le départ de Cuba — journal qui aurait été, du moins pour la postérité, plus précieux que l'or — avaient été engloutis dans les eaux (28). Les munitions, le petit train d'artillerie avec lequel Cortés était entré dans la capitale, tout était perdu. Les soldats, pour se débarrasser de tout ce qui pouvait gêner leur fuite, avaient jeté leurs mousquets : il ne leur restait de tout leur attirail militaire, de tout ce qui servait à établir la supériorité de l'Européen sur le barbare, que leurs épées, quelques chevaux éclopés, et un petit nombre d'arbalètes plus ou moins endommagées.

Les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient, ainsi que nous l'avons dit, les enfants de Montézuma et le cacique de Tezeuco, périrent tous de la main de leurs propres compatriotes, dans le tumulte de cette épouvantable mêlée. Il y eut aussi parmi les Espagnols quelques hommes considérables dont les noms figurèrent sur la liste sanglante des morts. De ce nombre était Francisco de Morla, qui périt à côté de Cortés, au moment où il se portait avec son général au secours de l'arrière-garde. Mais la perte la plus sensible fut celle de Juan Velasquez de Léon, qui commandait, conjointement avec Alvarado, cette même arrière-garde ; excellent officier,

(27) « Pues de los de Narvaez, todos los mas en las puentes quedaron, cargados de oro. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(28) Diaz dit qu'une partie de l'or confié au convoi *tlascalan* fut sauvée. (*Hist. de la conquista*, cap. 136.) Il paraîtrait, d'après un document déjà cité — *Probanza de Villa Segura*, Ms. — que ce trésor était sous une garde d'Espagnols.

distingué par ses qualités chevaleresques, malgré ses manières un peu hautaines. Proche parent du gouverneur de Cuba, il avait d'abord vu assez froidement les prétentions de Cortés; mais soit qu'il acquit la conviction qu'on avait été injuste à l'égard de ce dernier, soit par inclination personnelle, il finit par s'attacher loyalement à sa cause. Le général, de son côté, lui témoignait une généreuse confiance, en lui donnant des commandements indépendants, dans des circonstances où la moindre faute pouvait avoir les conséquences les plus graves. Velasquez se montra constamment digne du choix de son général; il n'y avait pas un cavalier dans l'armée, à l'exception, peut-être, de Sandoval et d'Alvarado, dont la perte eût pu être aussi sensible à Cortés. Tels furent les désastreux résultats de ce terrible passage de la chaussée, l'échec le plus funeste qu'eussent encore subi les armes espagnoles dans le Nouveau Monde, et qui a fait donner à cette nuit de deuil, dans les annales nationales, le nom significatif de *Noche triste*, « la nuit fatale (29). »

(29) Gomara, *Crónica*, cap. 109. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 13. *Probanza en la Villa Segura*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

## CHAPITRE IV.

RETRAITE DES ESPAGNOLS. — DÉTRESSE DE L'ARMÉE.  
— PYRAMIDES DE TEOTIHUACAN. — GRANDE BATAILLE D'OTUMBA.

---

1520.

Pendant la journée qui suivit la retraite des Espagnols, les Mexicains restèrent pour la plupart tranquilles dans leur capitale, où ils s'occupèrent à déblayer les rues et les chaussées des monceaux de cadavres qui les encombraient et qui auraient pu y développer la peste. Peut-être aussi profitèrent-ils de ce moment pour rendre les derniers honneurs à ceux de leurs guerriers qui avaient succombé, célébrant leurs funérailles par le sacrifice de leurs infortunés prisonniers, qui, à la vue du sort affreux qui les attendait, purent envier le sort de leurs compagnons morts les armes à la main. Ce fut une circonstance heureuse pour les Espagnols, dans leur détresse, que l'ennemi leur laissât ainsi le temps de respirer. Mais Cortés savait qu'il ne pouvait compter sur la continuation de cette espèce de trêve, et sentant de quelle importance il était de gagner du terrain, il ordonna à ses troupes de se tenir prêtes à se remettre en marche à minuit. On laissa les feux allumés, pour mieux tromper l'ennemi; et à l'heure indiquée, la petite armée franchit sans bruit, mais avec une nouvelle ardeur, les portes du *teocalli* dont l'enceinte hospitalière lui avait procuré un abri si opportun. L'emplacement de ce lieu est aujourd'hui marqué par une église chrétienne, dédiée, sous l'invocation de *Nuestra Señora de los Remedios*, à la Vierge, dont l'image miraculeuse, — la même, *dit-on*, qui fut apportée par les compagnons de Cortés (1), — étend encore sa bienfai-

(1) Lorenzana, *Viage*, p. 13.